

# MOUVEMENT.NET

(/)



Matthew Herbert, One Pig, © D.R.

CRITIQUES FESTIVAL ([/critiques/critiques](#))  
MUSIQUE

## Mutek : dancefloor et arts médiatiques

Matthew Herbert / Laurel Halo / Pantha du Prince

De plus en plus ouvert sur les pratiques transdisciplinaires et sur les hybridations artistiques, le festival montréalais Mutek n'en oublie pas pour autant sa nature électronique dansante et conviviale. Retour sur sa quatorzième édition.

Par Laurent Catala  
publié le 4 juin 2013

À l'intérieur de l'auditorium flambant neuf de la Maison symphonique de Montréal, une bien étrange cérémonie se déroule. Dans un silence de cathédrale, Pantha du Prince (<http://www.panthaduprince.com/>) et ses complices carillonneurs du Bell Laboratory descendent lentement de la scène pour déambuler dans les travées, parmi le public du théâtre, au seul son de leurs clochettes qui finissent par emplir tout l'espace de leur

singulière résonance. Pourtant, quelques secondes à peine auparavant, la musique compulsivement tintinnabulante du groupe, croisement entre l’empreinte minimale techno-stylisée du musicien allemand et l’orchestration toute en percussions métalliques vibratoires – quelque part entre Steve Reich et Moondog – de ses musiciens norvégiens, agitaient encore totalement un public visiblement prêt à en découdre avec le caractère institutionnel du lieu – imaginez les rangées de l’Opéra Bastille transformées en piste de danse ! Sublimation d’un contraste s’enchaînant dans le temps à la vitesse de l’éclair, ce moment fort de l’édition 2013 du festival montréalais Mutek résume bien à lui seul l’esprit du festival. Apparu à la fin des années 1990 comme le nouveau fleuron des musiques électroniques en Amérique du Nord, il continue d’évoluer petit à petit vers une approche de plus en plus transversale et performative, dans laquelle les musiques de traverse, jazz et électro-acoustique, mais aussi les arts numériques, ont de plus en plus leur mot à dire.

## Lard brut de Matthew Herbert

En matière de performance hybride, le Britannique Matthew Herbert (<http://matthewherbert.com/>) fait sans doute figure de trublion incontournable. Plutôt discret ces derniers temps, il se retrouve pourtant à l’affiche de pas moins de trois projets différents sur ce Mutek 2013. Si son avatar DJ solo Wishmountain souligne son goût prononcé pour une techno à la fois alerte et bancale, nourrie de sonorités domestiques tourbillonnantes et revêches, *The End of Silence* et *One Pig* jouent eux la carte du *live* collectif, prospectif et maniaque, comme seul Herbert sait le concevoir. Bâti sur une banque de sons réduite à laquelle s’ajoute un micro d’ambiance captant les bruits de circulation dans la rue voisine, *The End of Silence* privilégie les affres d’une rugosité brute et urbaine, où sons électroniques et ambiants procèdent de la même notion de tumulte. *One Pig*, performé en compagnie de quelques assistants en tenue de laborantins, ajoute une bonne dose d’humour *so british*. Uniquement réalisé à partir de *samples* sonores porcins, *One Pig* raconte la vie d’un cochon, de la naissance à l’assiette – un cuisinier s’invite d’ailleurs sur scène en plein milieu du show pour faire revenir des côtelettes, servies en fin de set – et se déroule presque à la manière d’un match de boxe. Au milieu de la scène, une sorte de ring symbolisant l’enclos de l’animal se transforme en boîte à sons, chacun des fils permettant d’étirer, de raccourcir et de tordre à l’envi, une gamme de *field recordings* évoquant le doux couinement de la bête. Bien évidemment, cette machinerie musicale loufoque se transforme rapidement en une cacophonie éruptive truculente, au plus grand plaisir du public visiblement conquis par cet exercice électro-alimentaire.

## La connection live A/V

L’édition 2013 de Mutek laisse une large place aux expériences sensorielles. Le domaine du *live A/V* (Audio Visuel) – pièce de choix des « arts médiatiques », comme on dit fréquemment au Québec – se voit ainsi consacré par tout un cycle de programmations, dans les deux salles de l’espace Monument-National. On retrouve donc avec plaisir la science bluffante du *mapping 3D* du duo français 1024 Architecture (<http://www.1024architecture.net/>) – *Crise* et sa mise en scène théâtralisée façon « *corporate breakdown* » – ; le projet le plus récent de l’artiste numérique québécois Herman Kolgen, *Train Fragments* (<http://www.kolgen.net/nuevo/fragments-mutek2013>), où l’orchestre de percussions Sixtrum accompagne le créateur multimédia dans un hommage appuyé à Steve Reich sur fond de manipulations filmiques ferroviaires ; ou encore l’étrange ballet lumineux d’écrans d’ordinateurs du musicien montréalais Nicolas Bernier (<http://www.nicolasbernier.com/>). La palme de la bonne surprise revient cependant au projet mené de front par le musicien Franck Vigroux et l’artiste numérique Antoine Schmitt, pépite obsessionnelle à hautes fréquences (Vigroux a travaillé avec Mika Vainio de Pan Sonic et ça s’entend !) dans laquelle les algorithmes visuels de Schmitt papillonnent

entre formes spiralées et nébuleuses pointillistes; ou encore au très immersif projet *Dromos* des Français Maotik et Fraction, qui investit l'incroyable dôme à 360° de la SAT (Société des Arts technologiques) voisine. Avec son impact physique évident, le *Syn\_* du Japonais Ryoichi Kurokawa (<http://www.ryoichikurokawa.com/project.html>) transpose même la zone de déflagration – un diptyque d'écrans numériques livrant une mosaïque de perturbations graphiques se répondant en écho – au cœur d'un des lieux nocturnes du festival, le Metropolis, histoire d'ouvrir la porte de la transdisciplinarité à un public avant tout présent pour danser et faire la fête.

## Le « plancher de danse » en fête

Car Mutek n'oublie évidemment pas ses racines musicales électroniques dansantes. Dans le temple *dancefloor* du Metropolis, les sonorités les plus industrielles et industrieuses remportent sans équivoque le prix de la consistance. En tête de liste, le duo anglais Emptyset ravit les amateurs de dub-électro lourd et martelé, qui bénéficient de surcroît des images analogiques de brouillage télévisuel du vidéaste Clayton Welham. Le mutin et mutant Jon Hopkins continue à trouver l'ouverture entre glitch-techno parasité et phrasés plus mélodiques, rappelant sans doute pourquoi des stars des *charts* comme Coldplay ont fait appel à lui pour pallier leur manque d'inspiration. Plus surprenante, la prestation de la jeune Anglaise Laurel Halo convainc dans un registre *live* beaucoup plus trouble et bruitiste que ne le laissait supposer son album *Quarantine* (<https://soundcloud.com/laurelhalo>), publié chez Hyperdub. Avec Robert Hood enfin, membre fondateur d'Underground Resistance – LA marque de fabrique de la techno *made in* Detroit aux côtés de Mike Banks et Jeff Mills –, c'est un orage de basses telluriques et de *beats* galopants qui se déverse sur le « plancher de danse ». Dommage que son set ait été trop haché par des arrêts intempestifs (propice à de multiples rappels tout aussi évitables).



*Emptyset* de Clayton Welham. The Wire Magazine (<http://vimeo.com/thewiremagazine>) on Vimeo (<http://vimeo.com>).

Un peu plus bas, sur l'avenue Saint-Laurent, la SAT ouvrait également son rez-de-chaussée à des humeurs musicales plus clubby et électro-jazz. Le cadre idéal pour la house tonique de Michael Mayer – boss du label Kompakt –, pour les profondeurs électro-mélancoliques

de son affidé The Field, mais aussi pour les brisures plus orientées bass-music de Deadbeat (<http://fr.myspace.com/deadbeatcomputermusic>) et les pulsions feutrées du Mancunian Andy Stott. Dans ce contexte, on attendait sans doute beaucoup (trop) de la rencontre entre Moritz von Oswald, pionnier du son électro-dub allemand, séminale au sein des écuries Basic Channel et Chain Reaction, et Juan Atkins, un des pères de la techno de Detroit, faisant suite à la parution de leur album conjoint sur Tresor. Entre les lignes rythmiques appuyées du second, et les arrangements chatoyants, plus jazzy que dub, du premier, l'échange live s'avère agréable – sans plus –, renforçant l'idée que certains projets sont davantage mis en valeur par une lecture symbolique (voire domestique) que par une toujours très versatile concrétisation scénique. Pour prendre un bon coup de jus donc, sans doute valait-il mieux rejoindre le Parc Jean-Drapeau et l'ombre de *L'Homme*, la fameuse statue de Calder qui fait toujours office d'aimant pour *dancefloor* insolite sur l'île Sainte-Hélène, en face du centre-ville de Montréal, pour la traditionnelle séance dominicale du *Piknic Electronik* (<http://www.piknicelectronik.com/en/>). L'occasion d'écouter, entre autres, les cabotins John Talabot et San Proper, et de plonger ouvertement dans les racines conviviales et dansantes du grand raout électronique montréalais.

Le festival Mutek a eu lieu du 29 mai au 2 juin à Montréal.